This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

23. i. 5

MONTAIGNE CHEZ LUI.

MONTAIGNE

CHEZ LUI.

VISITE DE DEUX AMIS A SON CHATEAU.

LETTRE

A M. LE DOCTEUR J.-F. PAYEN.

PÉRIGUEUX,
J. BOUNET, LIBRAIRE.
1861.

THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 MAR. 1939
OF OXFORD

LETTRE

A M. LE DOCTEUR

J.-F. PAYEN.

La plupart des esprits ont besoin de matière estrangière pour se dégourdir et exercer.

(*Essais*, liv. III.)

MONSIEUR,

Un ministre éminent, qui apprécie vos études chéries, M. Magne, nous a fait l'honneur de nous engager à venir le visiter au château de Montaigne, retraite qu'il affectionne. Nous avons répondu avec empressement, croyez-le bien, à son amicale invitation; poussés un peu aussi, il faut l'avouer, par l'espoir de surprendre dans cette illustre demeure quelque particularité nouvelle de la vie intime du philosophe. Autrefois, bien jeunes et en joyeux pèlerins, nous étions allés inscrire nos noms sur la pierre du manoir vénéré, manifestation d'écoliers en vacances, qui ne nous permit que de l'entrevoir. Maintenant, il nous était offert d'y séjourner, de nous reposer où Montaigne se reposa dans une laborieuse oisiveté, de nous sentir vivre où « il s'é-» piait vivre, ne regardant pas devant lui, mais

» dedans lui, mirant sa vie dans celle d'autruy. » Nous pourrions nous envelopper de ces vieux murs, ainsi que cet excellent fils s'enveloppait du manteau de son père.

Et nous nous disions : Si les savants n'ont pas complètement dévalisé le logis, s'il contient encore un pauvre petit souvenir oublié, inédit, nous en ferons hommage au docteur Payen. Tout ce qui se rattache à l'auteur des *Essais* ne gravite-t-il pas vers lui?

Pour bien connaître Montaigne, c'est à vos publications, Monsieur, qu'il faut avoir recours. Vous vous êtes emparé de cette glorieuse individualité; vous en avez ravivé le souvenir par mille petits riens importants et inconnus. Vos recherches sur tout ce qui constituait privément cette belle figure en ont accusé nettement le dessin; on a mieux compris les proportions de son humaine nature, on a mieux vu la place où battait le cœur. Vous vous êtes fait de sa famille; vous l'aimez comme un parent, n'ayant d'autre ambition que de partager votre bonheur avec tout le monde. Nous vous devions donc le résultat de nos découvertes.

Nous essaierons de *fagotter* tous les brins que nous aurons ramassés, et lorsque nous serons parvenus à lier le tout par industrie, nous reconnaîtrons volontiers que l'encre et le papier seuls sont nôtres.

Nous partîmes le 28 mars dernier. Taisons les ac-

cidents du voyage, les dangers que nous ne courûmes pas. Pourquoi raconter tous les cahots, très peu désopilants, du *coche* affreux qui nous transporta de la gare de Monpont au château? La paisible Lidoire, passée à l'état de fleuve débordé, a pu menacer de nous engloutir près du moulin où on la franchit ordinairement; mais, par un détour prudent, nous lui avons évité un grand crime.

Nous arrivons par une nuit profonde dans ce pays *sauvage* dont les paysans ont, au dire de Montaigne, *une façon d'être vestus plus distante de la nôtre que de celle d'un homme qui n'est vestu que de sa peau.* L'obscurité nous voile sans doute ces misères. Non, le lendemain nous apprendra que des révolutions ont heureusement passé par là. Montaigne trouverait bien, de nos jours, comme de son temps, les mêmes passions à étudier, mieux qu'aux livres de Plantin et de Vascosan; mais il chercherait vainement ici le sosie de ce gentilhomme périgourdin, qui se mouchait à la manière des ambassadeurs du roi de Siam, et qui se justifiait en ces termes : *Quel privilége a ce sale excrément, que nous aillions lui apprestant un beau linge et serrer soigneusement sur nous?*

Il y a donc progrès dans notre climat de Gascogne, aux champs comme à la ville, progrès même à l'église. Les vignes ont été gelées cette année, et le curé au *prosne* n'a pas *argumenté de l'ire de Dieu*

sur la race humaine, et jugé que la pépie en tenoit déjà les cannibales.

Le régisseur est venu à notre avance, une lanterne à la main. *Fiat lux!* L'équipage a pu reconnaître sa route; il suit le nouveau chemin substitué à l'*allée des Lauriers*, qui conduisait du bourg à *la maison* et dont on parle encore.

Nous voici débarqués et harassés.

Après quelques *bonnetades* aux gardiens du château, nous courons, en affamés, vers le souper. L'excellent vin des coteaux de Saint-Michel va réparer notre fatigue; et s'il était plus connu, ce qu'il mérite, il en réparerait au loin de nombreuses, d'*estrangières* et même de princières. Très estimé dans la maison, on se garde de lui faire subir la honte de ce baptême par immersion que la famille Montaigne lui infligeait, deux ou trois heures avant le repas, à la manière de Cranaüs, roi des Athéniens, qui, pour cela probablement, ne fut pas le plus crâne des rois. On buvait peu en France au XVI^e^ siècle. Montaigne prétend qu'il haïrait autant un Allemand qui mettrait de l'eau dans son vin qu'un Français qui le boirait pur. Quant à lui, s'il trempait son vin, en revanche, il était passablement gourmet et amateur du confort à table. La science de gueule lui semblait digne de tous ses respects, et il regretta souvent de n'avoir pas amené dans ses voyages un cuisinier pour l'initier aux méthodes de tous les pays qu'il

avait parcourus. Il avait raison : c'est une section à créer à l'Institut.

L'intérieur de cette habitation, *juchée sur un tertre*, est affreusement métamorphosé. Il a été accommodé par un des derniers propriétaires de cette manière mesquine que vous savez : papiers peints et plâtre blanc, moins artistement modelé qu'à l'Alhambra. Au salon, nous sommes assis sur des fauteuils de style Louis XIV, en velours d'Utrecht; nos chapeaux reposent sur des consoles à colonnes qui sentent l'école de David. Au plafond s'étale une rosace, gigantesque myriapode, chef-d'œuvre d'un maçon de Lamothe-Montravel, et les beaux-arts sont représentés au milieu de l'appartement par un piano.

La cuisine, avec son évier, son puits, sa vaste cheminée, nous paraît avoir conservé sa primitive et respectable physionomie. C'est dans un coin de ce foyer profond que le seigneur de céans, *aussi riche qu'il se souhaitoit vis-à-vis d'un roi*, mais regrettant une plus grande fortune, afin d'augmenter ses charités, dut réchauffer *ces petits mendiants, qu'il tenta de retirer de l'aumosne et de la misère, mais qui s'envolèrent de nouveau à la gueuserie, les gueux ayant leurs magnificences et leurs voluptés comme les riches.*

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux, etc.

Béranger avait lu les *Essais*.

Du côté de l'ouest, le principal pavillon est flanqué sur les angles de deux élégantes échauguettes, rondes et élevées en encorbellement. La tour du petit escalier de service, couronnée de machicoulis, est remarquable par une charmante fenêtre du xv^e^ siècle, à buisson courant dans un chambranle à gorge, accosté de deux levrettes. Mais partout les meneaux, les croisillons ont été coupés. L'entrée du grand escalier conserve encore sa porte en bois à panneaux, encadrant des serviettes plissées; elle est surmontée de l'écu ancien des armes de Montaigne, et un peu plus haut de ses armoiries, avec le collier de Saint-Michel, démocratiquement martelé.

Montons au premier étage, il est temps de se reposer. Aucun de nous n'essaiera ce soir, ni probablement demain, d'enjamber trois ou quatre marches à la fois de ce large escalier, à l'imitation du père de Montaigne, qui portait si lestement ses soixante ans, qu'il pouvait faire le tour d'une table en enlevant son corps sur un seul pouce. Montaigne était émerveillé, quoiqu'il eût vu mieux que cela chez les Grecs, lorsque la foule des grands hommes passait de l'arène du gymnase aux luttes de la tribune et de l'académie. Mais que n'admirait-il pas dans son père?

De son côté, le vieux Eyquem aimait les choses peu communes. On l'appellerait de nos jours un *excentrique*. N'avez-vous pas souri, en songeant à sa

façon expéditive d'enseigner le latin à son fils? Lui qui avait *peu de lettres*, se mit à latiniser avec tout son monde, aidé dans cet autre tour de force par un médecin allemand. On comprend que Grouchy, Guérente, Bucchanan, Muret et tout le docte corps aient tremblé à l'idée de provoquer le bambin, mais ce n'était pas de peur. Du château, cette latinisation, passant par-dessus les murs, se répandit, comme une épidémie, dans les environs; nobles et vilains en vinrent à se comprendre : ils avaient créé un second patois.

La chambre à coucher de M. Magne occupe le même emplacement que celle de Montaigne; c'est là que pendant les temps de trouble, et alors que pour se préserver de toute entreprise, la porte du château restait ouverte à tout venant, précaution que nous ne recommandons pas, *la paix n'eût jamais son visage entier*. Souvent, après son patenostre du soir, Montaigne s'écria, avec Virgile : *Un soldat sacrilège s'emparera-t-il de ces terres si bien cultivées!* C'est là que dormit le bon roi Henri, qu'il tenait en si vive amitié, quoique huguenot, sauf à s'en confesser.

Il est six heures du matin. Devant nos fenêtres, sur la terrasse située au nord-est, s'étale un superbe marronnier en fleurs, semblable au parasol de Robinson. Dans le lointain, Papessu, village où fut nourri Montaigne; Mattecoulon, le château d'un

de ses frères; les ruines de Gurson, sur leur motte féodale, dont le donjon et quelques pans de murailles se bifurquent comme les dents d'un vieillard.

La terre de Montaigne a conservé ses anciennes limites; son revenu, comme autrefois, est *manuel;* les nouvelles méthodes agricoles, récemment introduites, des plantations importantes de vignes, des semis d'arbres forestiers en doubleront bientôt le produit. La Lidoire arrose de longues prairies naturelles, encadrées de peupliers. Les collines sont, aussi loin que le regard peut s'étendre, parsemées de champs de blé, de sainfoin, de vignes, de bois de pin et de chêne : c'est un ravissant tableau. La forêt de Brétanor devait être plus étendue ; le cerf ne pourrait aujourd'hui s'y retraire, comme au temps où *le Béarnais l'y ayant eslancé*, la bête rusée le promena durant deux jours.

Le moment solennel est venu d'aller chercher les traces de Montaigne où elles apparaissent plus distinctes. Nous nous dirigeons vers *la tour de la librairie;* nous nous sommes munis d'une table, d'une échelle, de chaises, d'encre, de papier et d'une longue-vue. Nous vous prions de regarder comme sérieux cet attirail de pionniers littéraires. C'est un véritable siége que nous voulons livrer à l'inconnu ; si nous sommes téméraires, certes il est honorable de se compromettre pour une pareille cause. La tranchée

est ouverte, ou plutôt la petite porte de la tour.

Rien de nouveau dans la chapelle. L'autel de pierre est dans sa niche. Le même archange saint Michel transperce toujours de sa longue lance le même serpent, vieux représentants des deux principes éternels qui gouvernent le monde. Montaigne, selon le dessein de la vieille, aurait porté volontiers à chacun une chandelle. A *dextre* et à *sénestre*, les armoiries de Montaigne, entourées du collier de l'ordre de St-Michel, telles que vous les avez publiées et que les décrit Montaigne : *Je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lyon de mesme, armée de gueules, mise en fasce.* On les voit, encore deux fois, sur l'archivolte de la niche, au centre d'une draperie que soutiennent deux anges ou génies, et sur la porte d'entrée. La décoration de ce petit temple circulaire, à coupole byzantino-périgourdine (1), représente en grisaille une suite de niches circulaires vides engagées entre des colonnes d'ordre corinthien. Sur la frise règnent neuf écus armoriés presque tous effacés. On y retrouve celui de Montaigne. Une rangée de crochets, à la naissance de la voûte, servait,

(1) L'église de St-Michel est du XII[e] siècle ; le portail et la coupole à pendentifs du chœur confirment cette date.

Devant les marches du sanctuaire est une large dalle fruste qui, peut-être, recouvre les restes de quelque membre de la famille de Montaigne.

aux grands jours, à suspendre une litre en étoffe précieuse.

Nous gravissons l'escalier étroit et en colimaçon qui conduit aux étages supérieurs. La grande chambre circulaire du premier ou du second, selon Montaigne, qui compte à partir de la chapelle, est celle où il se couchait souvent pour être seul. Malgré un badigeon épais, nous apercevons çà et là des traces de peinture; une inscription existait au-dessus de la porte du réduit d'où l'on pouvait entendre l'office divin. Mais que distinguons-nous sur le manteau de la cheminée? Un long ruban bleu, soutenu par des *fillatières*, offre les traces d'une sentence en lettres d'or. Des encadrements à filets d'or sur fond d'azur, contiennent des inscriptions dont on retrouve encore quelques restes BEA.. VIV..., et le monogramme suivant, que surmonte une couronne ducale :

Il est formé d'un A et d'un V ou de deux V liés à la manière des A empreints sur les monnaies d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret. Ils sont

inscrits dans un M. Sur ces lettres sont appliqués deux C adossés et croisés en X.

Est-ce là le commencement d'une formule pieuse, *Ave Maria Casta Carissima*, ce que nous serions portés à croire, ou les initiales des noms de Montaigne et de sa femme La Chassaigne ? De la part d'un mari qui aimait à coucher seul ici, ce serait alors une attention, un souvenir, une excuse.... il est permis d'en douter.

Arrivés au second étage (troisième de Montaigne), après avoir franchi quarante-six marches, nous pénétrons en nous inclinant dans le *sanctum sanctorum*, le sanctuaire, le laboratoire des *Essais*. Il contenait la bibliothèque, *belle entre les librairies de village*, avec ses mille volumes, dont cent consacrés aux lettres ; ils étaient rangés sur des pupitres à cinq degrés, distants les uns des autres d'un pied et demi environ. Quelques pattes en fer qui retenaient les montants de la bibliothèque sont encore enfoncées dans le mur.

Que ne pouvons-nous reconstituer par la pensée cette précieuse collection de livres et repeupler cette solitude ? Y revoir chacun en sa place, ces amis qui ne trompent jamais, qui firent le charme de la vie de Montaigne, en préparant sa renommée ? Que sont-ils devenus, après avoir été livrés par Éléonore à cet abbé de Roquefort, grand-vicaire d'Auch ? Quelques fortunés bibliophiles comme vous, Monsieur,

peuvent dire le sort d'un petit nombre. La bibliothèque publique de Bordeaux, mieux partagée, conserve ce fameux exemplaire des *Essais* de l'édition de 1588, tout chargé d'annotations originales, mais affreusement mutilé par un relieur barbare, livre digne d'un prince, comme son frère le *César* Parison.

Propriétaires, nous voudrions tenter de rétablir la bibliothèque, qui ne serait, il est vrai, qu'une image affaiblie de l'ancienne; mais on aimerait à retrouver dans ce lieu :

Les *Métamorphoses d'Ovide*, le premier livre qu'ait lu Montaigne à l'âge de sept ou huit ans, *les fables de ce bon Ovide* qui servirent à embellir son cabinet, *mais qui cessèrent de chatouiller sa vieille âme poisante.*

L'*Enéide*, qu'il aurait préféré avoir engendrée que le plus bel enfant; langage d'enthousiaste, car, privé d'héritier, il demandait à Dieu un fils pour lui grossir le cœur d'ingénuité et de franchise, et, à défaut de fils, un gendre qui sût *appaster commodément ses vieux ans.* Ah! Monsieur, que vous êtes heureux, vous possédez son Virgile!

Plutarque et Sénèque, ces deux bons amis avec lesquels il avait dressé commerce, auteurs de livres solides auxquels *il puisait et versait comme au tonneau des Danaïdes.*

Après Plutarque, Amyot, son traducteur; Montai-

gne le connut particulièrement ; il lui donnait la palme sur tous les écrivains français.

Peu de livres *nouveaux ;* les *anciens* lui *sembloient plus pleins et plus roides.*

Au premier rang figureraient les œuvres de ses professeurs : de N. Grouchy, célèbre helléniste que Sigonius n'osa réfuter qu'après sa mort ; de M. A. Muret, *que la France et l'Italie reconnaissoient pour le meilleur orateur de son temps ;* de G. Guérente, commentateur d'Aristote ; de G. Bucchanan, le grand poète écossais, qui fut précepteur du comte Timoléon de Cossé-Brissac et du roi d'Angleterre Jacques VI.

Parmi ses contemporains, nous choisirions Adrien Turnèbe, *le plus grand homme qui fut il y a mille ans ;* Juste-Lipse, *le plus savant homme qui reste d'un esprit très poly et judicieux, vrayment germain à mon Turnebus,* qu'il aurait voulu voir s'occuper d'un recueil et d'une classification des opinions philosophiques. Le premier, il apprécia le génie de Montaigne, qu'il appelle le *Thalès français ;* — Bodin, l'auteur du *Traité de la république,* que Montaigne *juge et considère ;* — Michel L'Hospital, Aurat, Mont-Doré, *bons artisans de poésie ;* — Ronsard, J. Du Bellay, *guères éloignés de la perfection ancienne,* et toute la pléiade, dont une des étoiles, le Baïf, brille chez vous.

Il nous faudrait la poésie grecque, latine, italienne, française, au grand complet ; *il l'aimait d'une*

particulière inclination; elle commencerait avec Homère, *le maistre d'eschole de Virgile;* avec Lucrèce, Catulle et Horace, qui, ayant à leur tête l'auteur des *Géorgiques, tiennent de bien loin le premier rang;* avec Lucain, que Montaigne *pratiquoit non tant pour son style que pour sa valeur propre et vérité de ses opinions et jugement;* elle se continuerait avec Ausone, son voisin, et s'arrêterait aux quatrains de La Boëtie, à ceux de Pibrac et aux vers du Bordelais Pierre de Brach.

On n'oublierait pas le Tasse, qu'il visita et vit si malheureux.

De Sophocle à Ménandre, de Térence à Robert Garnier, le théâtre serait sans lacune. Montaigne estimait *impertinents* ceux qui fermaient aux comédiens les portes de leurs villes, les comédiens valant les autres hommes. Il réclamait des salles de spectacles pour élever le théâtre à la hauteur d'un enseignement. Au collége, il avait eu du succès comme acteur dans les pièces de Bucchanan.

Plaçons-y les fabulistes *Esope* et *Hyginus;* les satiriques Juvénal et Lucien; les conteurs Boccace et Rabelais, *livres simplement plaisants, dignes qu'on s'y amuse.* Nous *logerions* plus loin *les Baisers de Jean Second;* ils ne sont pas dignes de l'honorable rapprochement que leur accorde Montaigne.

Les vieux monuments de notre langue y figureraient en petit nombre, même ces romans de che-

valerie, pour lui, *fatras à amuser les enfants*, et que nous prisons tant de nos jours ; *telles sortes d'écrits* n'eurent pas *le crédit d'arrester seulement son enfance ;* quoiqu'il en fît peu de cas, il possédait cependant l'Amadis espagnol.

Les livres saints, qui lui fournirent tant de citations pour les *Essais* et de sentences à mettre à son plafond ; — la théologie de Raymond Sebonde, traduction faite sur l'exemplaire que P. Bunnel avait donné en présent à son père. — Erasme, — Charron, homme selon son cœur et qu'il ennoblit, — Aristote et Pline, — Platon, — Cicéron, l'éloquent ennuyeux, — Plotin, — Stobée (une des éditions de Conrad Gesner, avec la traduction latine). Nous savons maintenant qu'il y puisait tout autant qu'en Sénèque et Plutarque.

Tous les ouvrages de ce *frère*, auquel il fut uni par *quelque ordonnance du ciel*, et dont il fut l'éditeur. Il faudrait se procurer les *mémoires de l'Estat de France sous Charles IX* et votre excellente édition du *Contr'un*.

N'ayons aucun regret de la perte de cette inscription *touchante* inscrite sur la bibliothèque en l'honneur de La Boëtie dont parle M. Jouannet. Si elle avait existé, le savant bibliothécaire de la ville de Bordeaux n'aurait pas négligé de la rapporter.

Les controversistes, les réformateurs, les hérésiarques, Luther, Calvin, Servet, Du Moulin, Théodore de Bèze, Henri Estienne, nous en oublions et

des meilleurs, auraient à leur tête le Voltaire du IVe siècle, cet empereur érudit, presque Gaulois, franc rieur, plein de mépris pour l'hypocrisie flavienne, et qui *mourut comme Épaminondas*...

L'histoire, *son gibier*, occuperait un long rayon; Hérodote, Xénophon, Thucydide, Pausanias; César, *le bréviaire de l'homme de guerre, un des plus grands miracles de nature*; Salluste, Tite-Live, Suétone, Quinte-Curce; Tacite, « grand personnage droiturier » et courageux, non de vertu superstitieuse, mais » philosophique et généreuse.... — Vous diriez sou- » vent qu'il nous peint et qu'il nous pince. »

Froissard, — Commines, Du Bellay et Guicciardin, qu'il avait annotés, — les *Mémoires* de Jacques-Auguste de Thou; aux yeux de cet historien, Montaigne est « un homme franc, ennemi de toute contrainte. » Ils se virent et s'aimèrent en Guyenne et à la cour.

Des Voyages; exercice profitable à l'âme et au corps.

La jurisprudence compterait peu d'ouvrages; Conseiller, Magistrat, l'auteur des *Essais* dut, maintefois, n'ouvrir que le Code du bon sens.

La médecine, aux dépens de laquelle il s'égaya, y serait représentée par ses Pères; il en connaissait l'histoire. Les folies de Paracelse l'avaient probablement dégoûté de la thérapeutique; il préférait les remèdes fournis par la nature. Notons les traités sur les eaux, dans lesquels il cherchait un adoucissement

à ses souffrances; Baccius *de Thermis*. Il aimait les thèses de médecine à l'égal des discussions théologiques; en Italie, il accepta très gravement la présidence d'une consultation médicale en faveur du neveu d'un cardinal. Pauvre neveu! la médecine dut être ce jour-là mortellement vengée!

Voilà une bien légère esquisse; reste à l'*heureux possesseur du château de Montaigne,* selon les expressions d'une de vos dédicaces, à terminer le tableau.

Levons les yeux au plafond. Cinquante-quatre sentences y sont habilement tracées au pinceau et non pas gravées, comme on l'a cru, sur quarante-cinq solives et deux poutres transversales. Elles se détachent en noir sur le bois, bon nombre ont été lourdement restaurées. Nous joignons à notre lettre un dessin figuratif de la disposition des solives, et le catalogue explicatif des inscriptions; vous les trouverez à la fin.

Quoique ces sentences ne soient pas rigoureusement liées par le sens et rangées dans un ordre successif, elles n'en constituent pas moins l'ensemble du système christiano-philosophique de Montaigne. C'est le chapitre XII du second livre des *Essais* mis en aphorismes et constellant son ciel. De même que pour ses emprunts, dans ses écrits, on le voit, après avoir choisi une sentence, *s'eschaudant souvent à corriger et y mettre un nouveau sens pour avoir perdu le premier qui valoit mieux; — je ne fais*

qu'aller et venir, mon jugement ne tire pas toujours avant, il flotte, il vague. Souvent, en effet, il a remplacé une sentence par une autre, et, grâce à la pluie qui les a lavées, nous avons pu parfois, à l'aide de quelques mots de l'une et de l'autre, arriver à les déchiffrer toutes les deux; ce qui nous a permis de porter à cinquante-six les inscriptions connues jusqu'à présent. (Vous en avez publié une trentaine.) Ce travail nous a vivement intéressés, aussi ne comptons-nous pour rien la fatigue éprouvée par nos yeux, malgré la jumelle dont nous étions armés, surtout lorsqu'il a fallu déchiffrer un long texte que l'artiste a été obligé de condenser dans un étroit espace à l'aide de sigles ingénieux, qui rappellent ceux du Bas-Empire.

Montaigne ne citait pas de mémoire, ainsi qu'on l'a prétendu. On sait que cette faculté ne lui inspirait aucune confiance ; le temps de traverser sa cour emportait son souvenir. Quand il cite, quand il inscrit, c'est le texte sous les yeux; seulement *il le déguise et difformè à nouveau service*, après avoir *mendié aux portes cogneues et fameuses;* il refait jusqu'au texte biblique, il en altère même le sens; il se garde seulement de toucher au grec, et pour cause. Quant au latin, il en fait bon marché, non qu'il veuille *commettre un larrecin, pas plus qu'il ne voudroit cacher un sien pourtrait chauve et grisonnant, où le peintre aurait mis non un visage parfaict, mais le sien.*

L'*Ecclésiaste* et l'*Ecclésiastique*, les *lettres de saint Paul*, le *manuel d'Épictète*, les *Hypotyposes de Sextus-Empiricus*, le *recueil de Stobée*, lui ont fourni la plus grande partie de ses sentences; ce dernier livre surtout, a été pour lui un véritable trésor, où il a pris, en s'aidant de la traduction latine de Conrad Gesner, les sublimes enseignements de Socrate et les fragments de Sophocle et d'Euripide.

De l'ensemble de ces *moralités*, qu'on retrouve presque toutes, traduites ou paraphrasées, dans les *Essais*, il résulte qu'il a voulu faire planer sur sa tête les *leçons* qui pouvaient le mieux rappeler à son esprit sa faiblesse et son humilité devant Dieu. Son pyrrhonisme vient à leur suite, il n'est qu'un corrollaire de son inanité.

La première sentence lui appartient tout entière, nous ne l'avons pas retrouvée dans les livres saints, quoique le mot ECCL. se lise à la fin.

— *L'extrême science de l'homme, c'est d'approuver les choses telles qu'elles sont, et pour le reste de l'envisager avec confiance.*

Ce n'est pas une loi du fatalisme que proclame Montaigne, c'est un conseil d'accommoder sa vie aux choses préétablies; c'est la même pensée qu'il développe ainsi au n° 34 : *(Voyez inscriptions.)*

« Accepte, dit l'*Ecclésiaste*, en bonne part les cho-» ses au visage et au goust qu'elles se présentent à

» toy du jour à la journée : le demeurant est hors » de ta cognoissance. »

Continuons à citer, en groupant :

Dieu a donné à l'homme le désir de cognoistre, comme un fléau. — La divinité peut seule estimer de soy quelque chose, et nous lui desrobons ce que nous comptons et ce que nous nous preisons. — L'excès de la sagesse rend l'homme stupide. — Bourbe et cendre; qu'a-t-il à se glorifier? — Vase d'argile. — Simulacre. — Ombre légère. — Plein d'orgueil et de misère. — Chacun s'occupe à sa manière et des dieux et des hommes. — Partout vanité, — incertitude, — erreur. — Nous élevons nos pensées et nous restons mortels. — Est-ce la vie que nous vivons qui est la vie, ou est-ce la mort qui soit vie?

Que doit faire l'homme qui reconnaît ainsi son néant devant ce Dieu *dont la justice est sublime comme les montagnes, et les nombreux jugements profonds comme un abyme;* — il déclarera que *le beau et le bon sont seuls dignes d'admiration;* mais pour tout le reste il sera dans la défiance, il *gardera mesure, observera son but, suivra nature,* il n'affirmera rien; son esprit sera en balance — ΑΠΡΕΠΩΣ. — Dieu seul possédant *la science et la sapience,* il doutera, il s'écriera : *Que sçais-je?*

Ne nous étonnons donc pas que Montaigne ait fait les honneurs de CHEZ LUI à la doctrine pyrrhonienne,

cette fantaisie et perpétuelle confession d'ignorance, qu'il estimoit autant qu'il pouvoit. Le dogmatisme, qui ne *prend le visage de l'assurance que pour avoir meilleure mine,* ne lui allait pas. Il est donc naturel que les gracieux rubans déroulés sur les deux principales poutres de la bibliothèque portent les formules sacramentelles *de la Sceptique.*

Le doute de Montaigne, en face du monde, est la conséquence de sa foi devant Dieu. Il n'est pas la négation de toutes choses, mais *une pure, entière et très parfaite surséance et suspension du jugement pour enquerrir et pour desbattre, mais non pas pour arrester et pour choisir;* il le conduit au repos, à la tranquillité d'âme, à l'*ataraxie.* — *Il ne craint ni ne désire son dernier jour.*

C'est dans ce local, *le plus venteux* de sa maison, ce que de nombreux carreaux cassés ne nous permettent pas de contester, que Montaigne passait *la plupart des jours de sa vie et la plupart des heures du jour.* Le tuyau de la cheminée au monogramme du premier étage, interrompt la rondeur de la figure de cette pièce, qui *n'a de plat* en cet endroit que ce qu'il fallait à la table et au siége de Montaigne. Sur *ce plat* du mur étaient peintes dans de grandes proportions, en noir et en jaune, ses armoiries, entourées d'un gigantesque collier de saint Michel. Trois vues ou fenêtres d'*un libre et riche prospect* lui permettaient de voir l'entrée du château, son jardin et

sa basse-cour. La fenêtre du cabinet voisin donne seule sur la cour du château. Il pouvait donc de là *tout d'une main commander son mesnage qui de près l'embesoignoit.*

« Il allait de livre en livre, les feuilletant sans or-» dre, sans dessein, s'en amusant, ne les étudiant » pas, heureux d'y apprendre à bien vivre et à bien » mourir; occupé à se considérer sans cesse, à se » controller, à se gouster, tantost resvant, tantost no-» tant et dictant ses songes en se promenant. » Il pensait tout haut sa vie, descendant des plus sublimes hauteurs, de l'immortalité de l'âme ou de l'éternité de Dieu aux incongruités de Métoclès et de Cratès. Pour lui tout n'était-il pas matière à philosopher? « N'entendant pas, cependant, par ce faire dresser une » statue à planter au carrefour d'une ville, dans une » église ou place publique. » Cette statue, dont il ne croyait préparer ni le marbre ni le bronze, qu'on admire tant à Périgueux et si peu à Bordeaux, devrait s'élever au milieu de la cour du château de Montaigne. Ah! si nous étions Ministre d'État pendant une heure!

C'était donc là, Monsieur, *le siége*, *l'empire* du philosophe; il pouvait s'y *soustraire à la communauté conjugale*, *filiale et civile.* Et à propos de cet affranchissement, nous n'imiterons pas de Querlon, qui, en style d'épitaphe, nous le représente comme *bon* père, *bon* frère, *bon* époux, à cause d'une lettre

écrite à sa femme pour la consoler de la mort de son enfant. Montaigne n'aimait pas les liens de ce *marché libre, plein de tant d'espineuses circonstances; il s'y tint plus constamment qu'il ne l'avoit cru; mais la prérogative de l'autorité fit qu'il regarda sa femme propre d'un vicieux dédain.* Indifférent à l'éducation de sa fille, il en abandonna le soin à sa mère avec les autres détails du ménage. Les mauvaises langues ont beaucoup jasé sur l'intimité, sur cette amitié plus que paternelle qu'il avait vouée à M^lle^ de Gournay; l'amour-propre seul en fit les frais. M^me^ Montaigne n'en prit aucun ombrage, et à la mort de son *père d'alliance*, M^lle^ de Gournay vint au château confondre ses larmes avec celles de la famille.

La flatterie, les honneurs, la gloriole, les fadaises asservirent toujours Montaigne : un peu d'encens l'enivrait. La pauvre paysanne Divixia, poètesse goîtreuse, improvise des vers à sa louange, et il lui accorde à ses côtés la première place dans une des fêtes qu'il donne en Italie. *Fatigué de la servitude des cours et des charges publiques*, retiré parmi ses livres, nous le verrons reprendre la chaîne; il consentira à devenir maire de Bordeaux en souvenir de son père, il est vrai, mais pour succéder au duc de Biron. Avec quel contentement, qu'il ne cherche pas à déguiser, n'accepte-t-il pas le collier de Saint-Michel? Il aurait été en délire celui qui eût avancé que le Gentilhomme de la chambre du roi de Navarre, que

le Citoyen Romain n'avait pour chef de sa race qu'un marchand de harengs. Le *Sieur de la Scala*, Scaliger, cette vipère, a seul osé l'écrire. Le philosophe était si fier de ses aïeux qu'il prodiguait l'écu de ses armoiries; CHEZ LUI, on le retrouve partout peint ou sculpté. Dans ses voyages, il le sème sur sa route. Rappelez-vous qu'il alla jusqu'à en faire hommage à la maison d'un certain capitaine italien, dont le champ de bataille n'était pas à l'avant-garde. Par son testament, il permet à Charron de le porter. Pourquoi chercher à le justifier? *il est homme*. Il l'a écrit dans ses *Essais*, il l'a inscrit sur une des solives de sa bibliothèque :

Homo sum humani a me nihil alienum puto.

Pénétrons dans ce *cabinet assez poly*, qui est à côté ou, comme il le dit, à la suite de la *librairie*, « capable à recevoir du feu pour l'hiver, très plai-» samment percé; » *plaisamment percé* n'est acceptable que tout autant qu'il aurait existé une autre fenêtre du côté de l'entrée du château, et c'est ce que nous croyons. Il ajoute : « Et si je ne craignois pas » non plus les soins que la despense, le soucy qui me » chasse de toute besoigne, j'y pourrois facilement » coudre à chaque costé, une galerie de cent pas de » long et douze de large, à plein-pied, ayant trouvé » tous les murs montés pour aultre usaige à la hau-» teur qu'il me faut. Tout lieu retiré requiert un

» proumenoir. » Le linteau de la porte est très bas, et quoique Montaigne fût petit, ne pouvant rester long-temps tête nue, il dut y renfoncer bien souvent son chapeau. M. H. Du Bue de Marcussy avait lu sur la porte en bois le mot BREVIS.

Dans ce réduit Montaigne a déployé un grand luxe de décors; la cheminée au monogramme nous en avait donné déjà un avant-goût. Il aimait les beaux-arts, et dans ses voyages il ne négligea rien de ce qui alimente ce sentiment. Ce n'est pas un archéologue qui évente des pierres et qui les décrit, c'est un penseur, c'est un poète que la grandeur, que la beauté des œuvres humaines impressionnent. *La gentillesse et la beauté me remplissent et occupent autant ou plus que le poids et la profondeur; quoi que j'entreprenne, je dois un sacrifice aux grâces pour pratiquer leurs faveurs;* il aurait voulu, comme le philosophe Speusippus, que les classes de la jeunesse fussent jonchées de fleurs et de feuillée, et qu'on y fît *pourtraire la joie, l'allégresse et Flora et les Grâces.* Enfant, on l'éveillait avec de doux chants, toute sa vie son âme reste sous le charme de la musique qui entoura son berceau; la musique religieuse exécutée dans la *sombre vastité de nos églises*, le ravit et excite ses transports.

En Italie, il n'y a pas une ruine, pas une curiosité qu'il n'ait admirées. Le Campo-Santo de Pise, la chartreuse de Pavie et cette Rome, *Rome seule ville*

commune et universelle, ville métropolitaine de toutes les nations chrétiennes, dont la ruine mesme est glorieuse et enflée. Montaigne résolvait dans cet éloge la question la plus épineuse de la politique moderne.

Un jour, un artiste nomade, comme il y en avait beaucoup alors, vint frapper au château, demandant du pain en échange de son travail. On le met à l'œuvre; de la chapelle à la *cloche* la tour lui est livrée. A chaque pièce, il donne le caractère qui lui convient. La chapelle doit être d'un style sévère, religieux; la chambre à coucher, qui communique avec elle, rappellera de pieux souvenirs; mais les *Métamorphoses* d'Ovide, ce livre aimé depuis si long-temps, fournira des épisodes riants à *pourtraire* au cabinet; *Mars et Vénus surpris par Vulcain*, cette aventure qui obtint parmi les dieux un si grand succès de rire; *Vénus et Adonis; scène de la vie des champs*, d'après un touriste qui n'avait aperçu que le paysage; peut-être voulait-il dire des *Champs-Élysées.*

Au-dessous de ce tableau, sur le manteau de la cheminée, mais séparé par les armoiries de Montaigne peintes en or, *Cimon nourri dans sa prison par sa fille Péro.* La cheminée étant très basse, par crainte de la fumée, le philosophe, en se chauffant, avait sous ses yeux ce trait sublime de piété filiale. Évidemment c'est à dessein qu'il lui avait assigné cette place; comme Péro, n'aurait-il pas donné de sa propre

substance pour ce bon père que *Dieu lui avait accordé, qui, pour n'être aidé que du naturel et de l'expérience, avoit un jugement bien net?* Il conservait dans un coin de ce même cabinet de longues gaules que son père portait habituellement à la main. *Après dix ans de séparation, il en embrassoit et pratiquoit la mémoire, l'amitié, la société d'une parfaicte et très vive union.* Comme lui, il ne s'habillait que de noir ou de blanc. Montaigne n'a eu vraiment qu'une grande passion, l'amitié. A défaut de fils, son père et La Boëtie ont seuls occupé son cœur. La Boëtie, *privé de la beauté corporelle, mais revestant une âme si belle, à la vieille marque; qu'il aimoit tant qu'il ne savoit que répondre, parce que c'estoit lui, parce que c'estoit moy... Il ne le voyoit guères moins mourant au bout de vingt-cinq ans qu'au premier an!...*

A droite en entrant, une peinture, presque entièrement effacée, permet encore de distinguer le bras d'un personnage vêtu d'une tunique à épaulières, une lance repose à terre; la scène se passe devant un temple à fronton corinthien. Des médaillons représentant des chasses, des rinceaux formés de pampres enroulés et de feuilles de houblon, entremêlés de fleurs et de fruits que becquettent des oiseaux, entourent ce tableau à la manière des enluminures des anciens livres d'Heures.

Deux femmes assises, des génies, de gracieuses

draperies surmontent le tableau de *Mars et Vénus;* dans les angles sont figurés deux autels cylindriques embrasés, une patère et un vase à libations.

Près de la fenêtre, à droite, au-dessus d'une niche engagée entre des colonnes, un entablement à l'italienne avec frise, montrant un combat de soldats peint en bas-relief. Un peu plus haut, les armoiries de Montaigne.

Les encadrements des tableaux sont formés avec des filets ou des torsades d'or; sur les montants de la cheminée on a imité des consoles ornées de cabochons et de marbres précieux; les hauteurs-d'appui sont remplies par des médaillons et des pots à fleurs. Toute cette décoration, si pauvre, si délabrée aujourd'hui, était vraiment très belle. Les paysages bleus rappellent ceux de Breughel de Velours; les figures grêles et gracieuses, l'école de Fontainebleau.

Montaigne assistait à l'exécution de ce travail. « Considérant, dit-il, la conduite de l'ouvrage d'un » peintre que j'aye, il m'a prins envie de l'ensuyvre. » Il choisit le plus bel endroit et milieu de chaque » paroy pour y loger un tableau élabouré de toute » sa suffisance; et le vide tout autour, il le remplit » de grotesques qui sont peinctures fantasques, » n'ayant grâce qu'en la variété et estrangeté. »

Reste un dernier tableau à expliquer; il est placé au-dessus de la porte d'entrée. On y voit deux vaisseaux battus par la tempête; l'un vogue en pleine

mer, en s'éloignant du rivage; l'autre, dont on n'aperçoit plus que le haut des mâts, s'engloutit. Trois naufragés nagent vers la terre, où s'élève un temple rond à coupole; la statue d'un dieu barbu, couronné de roseaux, tenant la haste pure ou le trident, s'y voit sur un piédestal : c'est Neptune.

Une légende entoure ce tableau. On ne peut en lire que ces mots :

MARIS DEO... STABVLA SACRA.. ES... DA.. BV.. ENDI?

Est-ce là, comme on l'a pensé, une allusion à la vie agitée de Montaigne? On sait qu'il reconnaît que, *pour lui il n'a point grande expérience de ces agitations véhémentes, estant d'une complexion molle et poisante.* Son vaisseau politique n'a point sombré, ainsi que l'a écrit M. le Dr Bertrand de Saint-Germain; dans ces *douces retraites,* les dignités viendront le chercher, et il se laissera ramener à l'ennui, *pertœdium*, des fonctions publiques. L'image du vaisseau battu par la tempête, prise pour la vie en général, est commune dans tous les auteurs. Montaigne s'en est souvent servi; nous nous arrêterons aux citations suivantes : *Pauvre vaisseau que les flots, les vents et le pilote tirassent à si contraire dessein. — Le marinier ancien disoit ainsy à Neptune en une grande tempeste : O Dieu! tu me sauveras si tu veux; si tu veux tu me perdras; mais tiendrai-je toujours droit mon timon?* (Sénèque, *epist. 85.* — Stobée,

serm. 106). Nous ne pouvons pas tout, ainsy comme ainsy nous faut-il souvent, comme à la dernière anchre, remettre la protection de notre vaisseau à la pure conduite du ciel? Si d'adventure il survient quelque grand inconvénient qui ne se puisse remédier, le port est prochain et se peut-on sauver à la nage.

« Mais ne nous arrive-t-il pas, à cette heure, de » descouvrir (ès peinctures) des perfections autres » que celles que l'auteur y a mises et aperçeues, et » n'y prestons-nous pas des sens et des visaiges plus » riches? »

Le vaisseau qui s'engloutit ne représente-t-il pas le naufrage de la flotte d'Énée, et celui qui s'éloigne le héros troyen gagnant la Lybie, réservé qu'il est aux destinées de Rome? Les nageurs ne sont-ils pas les *rari nantes*, et Neptune le *deus maris* du *quos ego*, secourant quelques-uns de ses malheureux enfants, leur offrant *stabula sacra*, son temple, retraite sacrée? Un lycéen de cinquième, qui nous donnerait ces simples renseignements, serait peut-être beaucoup plus près de la vérité que nous.

On prétend que c'est la main d'une femme qui dégrada ce cabinet.

Dans toute cette ornementation, la liberté, l'indécence n'ont aucune part, quoi qu'en ait dit le bon M. Jouannet, ou il faudrait déchirer la plupart des frontispices des livres du XVI^e^ siècle. Qui s'est jamais

scandalisé de certain dessin placé à la seconde page d'un livre de Prières à la Vierge, édité en 1502 par Pigouchet pour Simon Vostre? Pareille pruderie anéantirait peinture, sculpture, l'art entier qui couvre mieux que les plus épaisses étoffes. Livie pensait qu'*à une femme de bien : un homme nud n'estoit non plus qu'une image.* Montaigne n'aurait point toléré CHEZ LUI, au-dessus de sa chapelle, un Musée érotique. La débauche ne le souilla jamais. Livré aux plaisirs de la jeunesse, il ne *connut pas le visage du vice en la volupté, et devenu vieux, la volupté dans le vice;* s'il appelle Vénus une *si douce, saincte et si délicate,* c'est qu'il la considère comme le symbole de cet amour universel qui anime le monde. D'ailleurs *on ne peut se vanter de mespriser et combattre la volupté si on ne la voit, si on l'ignore, et ses grâces et ses forces et sa beauté plus attrayante.* L'amour avait eu une large part dans sa verte jeunesse; il s'en servit, parfois, comme du plus sûr moyen de se consoler du chagrin que lui causa la perte de ceux qu'il aimait. *Nos quoque oculos eruditos habemus*, avouait-il en faisant intervenir Cicéron; *tout asséché*, il sentait encore quelques tièdes restes de son ardeur passée.

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, je le sens.
(E. DE LA BOETIE, *Sonnet II.*)

Au-dessus du tableau de *Mars et Vénus*, dans un encadrement à filets jaunes d'un mètre quarante

centimètres de longueur, sur trente-six centimètres de hauteur, se lit l'inscription suivante, si souvent rapportée, mais si fautivement reproduite :

AN CHR..... ÆT 38, PRIDIE CAL' MART, DIE SVO NATALI, MICH. MONTANUS SERVITII AVLICI ET MUNERVM PUBLICORVM IAMDVDVM PERTÆSVS, DVM SE INTEGER, IN DOCTARVM VIRGINVM RECESSIT SINVS, VBI QVIETVS ET OMNIVM SECVRVS TILLVM ID TANDEM SVPERABIT DECVRSI MVLTA IAM PLUS PARTE SPATII; SI MODO FATA DVINT EXIGAT ISTAS SEDES ET DVLCES LATEBRAS, AVITASQ̄, LIBERTATI SUÆ, TRANQUILLITATIQ̄, ET OTIO CONSECRAVIT.

Comme on peut s'en convaincre, ce texte diffère de celui que l'on connaît. Il y a *pertæsus*, ennuyé, et non *pertosus* qui n'est pas latin; *in sinus* sur les seins, au lieu de *in sinu*; *duint* pour *dent*, et non *ducunt*, *ducam*, *ducat*, *sinant*; enfin, nous avons positivement constaté que l'épithète *exiguas* n'avait jamais existé, mais bien le mot *exigat* (qu'il termine, qu'il achève).

Cette nouvelle et importante rectification en rend l'explication facile et satisfaisante; elle est authentique et incontestable; elle est en harmonie avec le cœur et l'esprit du philosophe.

Comment a-t-on pu se contenter du sens que fournissait le mot *exiguas?* Elle n'était pas étroite, *exiguë*, cette habitation que Montaigne dit *suffisamment fournie et capable plus que suffisamment. La majesté royale y avoit logé plus d'une fois en sa pompe* (Henri IV et sa suite). SI MODO FATA DUINT

EXIGAT ISTAS SEDES ET DULCES LATEBRAS AVITASQUE, signifie : *si le destin lui permet d'achever,* DE PARFAIRE, *cette habitation, ces douces retraites paternelles...* de son père, qui aimait à bâtir à Montaigne. « J'aime à me servir de son exemple et de ses » reigles, et y attacherai mes successeurs autant que » je pourray. Si je pouvois mieux pour lui, je le » ferois. Je me glorifie que sa volonté s'exerce encore » et agisse par moi. Jà, Dieu ne permette que je » laisse foiblir entre mes mains aucune image de vie » que je puisse rendre à un si bon père. Ce que je » me suis meslé d'achever quelques vieux pans de » mur et de ranger quelque pièce de bastiment mal » dolé, ça esté regardant en apparence plus à son » intention qu'à mon contentement et accuse ma fai- » néance de n'avoir passé oultre à PARFAIRE les com- » mencements qu'il a laissés en sa maison; d'autant » plus, que je suis en grand terme d'en estre le der- » nier possesseur et d'y porter la dernière main. » Si Montaigne n'avait pas craint plus le soucy que la despense, il aurait relié la tour de la librairie au château par deux galeries ou promenoirs. Du reste, il n'y avait pour lui que deux séjours supportables : *sa maison* et Paris ; *Paris, cette grande cité, la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde.* On n'a rien dit de mieux. Il pensait donc à son père quand il écrivait : *si modo fata duint exigat istas sedes et dulces latebras avitasque.*

La date de cette consécration est effacée, et bien qu'il donne son âge quand *il vint à part se reposer sur le sein des doctes vierges*, il se pourrait que ce ne fut pas l'année 1571. C'est la même main qui a décoré le cabinet et qui a tracé la dédicace; or, les armoiries s'y trouvent entourées du collier de saint Michel, et ce n'est que le 18 octobre 1571 que Montaigne fut créé chevalier de cet ordre. Il n'est pas probable que ces peintures aient été exécutées durant l'hiver de 1571 à 1572.

Traduisons donc ainsi :

« L'an du Christ (1571?), à l'âge de 38 ans, la » veille des calendes de Mars, anniversaire de sa » naissance, Michel de Montaigne, ennuyé déjà de- » puis long-temps de l'esclavage de la cour et des » charges publiques, alors qu'il se sentait encore » dispos, vint à part se reposer sur le sein des » doctes vierges, dans le calme et la sécurité; il y » franchira les jours qui lui restent à vivre. Espérant » que le destin lui permettra de PARFAIRE cette ha- » bitation, ces douces retraites paternelles, il les a » consacrées à sa liberté, à sa tranquillité et à ses » loisirs. »

Vous le voyez, Monsieur, nos recherches n'ont pas été infructueuses. Elles ont été longues, et cependant, quand nous avions une *éloise*, un rayon de soleil, nous allions dire un bon jour au *fleuve de Dordoigne*, à Lamothe-Montravel, à Castillon et aux

ruines de la chapelle Saint-Jean-de-Côle, qui devint en 1456 le tombeau de Talbot, tué d'un coup de coulevrine au siège de Castillon. Le père Dupuy, dans l'*Estat de l'Église du Périgord*, raconte qu'un soldat, le nommé Michel Peyrunin dépouilla le général anglais d'une croix d'or, garnie de diamants, qu'il portait au cou, et qui contenait une épine de la couronne du Christ. Pierre de Pombrian, sieur de Montréal, la posséda à son tour. Ce joyau est resté dans la famille de Montferrand, qui le conserve encore.

Nous désirions revoir les imposantes ruines de Gurçon et la croix sculptée du cimetière de Montpeyroux. La pluie ne nous l'a pas permis; nous nous sommes résignés à attendre le beau temps avec un jeu de cartes, qu'à sa couleur enfumée on aurait pris pour un monument iconographique de ce célèbre cartier de Thiers, que Montaigne alla voir travailler, à son passage en cette ville.

Demandons-nous maintenant, Monsieur, d'où vient de nos jours le succès croissant du livre de Montaigne parmi la classe moyenne. Pourquoi les *Essais* sont-ils un des livres de prédilection de la bourgeoisie? On délaisse les œuvres des philosophes français, mais on lit et on relit les *Essais*. Cependant Montaigne, pas plus que La Boëtie, comme vous l'avez fait observer, n'est un écrivain politique. Ils n'écrivent pas pour leur temps, et ils calmeraient

plutôt qu'ils n'exciteraient. Ne serait-ce pas à cause du bon sens qui surabonde en lui, bon sens populaire, *vox Dei*, sentiment divin, qui a fait la France ce qu'elle est?

N'était-ce pas ce bon sens qui lui révélait la puissance qui allait surgir de la foule?

« Les marchands, les juges de village, les arti-
» sans, nous les voyons aller de pair de vaillance et
» science militaire avec la noblesse. Ils rendent des
» combats honorables et publics et privés; ils bat-
» tent, ils deffendent villes en nos guerres présentes,
» et le prince estouffe sa recommandation, emmy
» ceste presse. Qu'il reluise d'humanité, de vérité,
» de loyauté, de tempérance et surtout de justice,
» marques rares, incognues et exilées. C'est la seule
» volonté des peuples de quoy il peut faire ses af-
» faires. » Qui ose parler ainsi? C'est l'ami de La Boëtie, c'est cet enfant façonné par son père dès l'âge le plus tendre aux vertus populaires. Il s'inquiète peu en ce moment de voir le surnom d'Eyquem tombé aux mains d'un crocheteur, il ne lui en chaut guères. « Nourri à un pauvre village, ayant pour
» parrain et marraine des personnes de la plus
» abjecte fortune, il leur est obligé et s'y attache : il
» se tourne vers ceux qui lui tendent les bras et est
» rallié avec le peuple. »

N'est-ce pas aussi son caractère qui nous séduit, parce qu'il est éminemment français? Versatile, ami

du pour et du contre, tour-à-tour soumis et secouant la chaîne, fidèle à son roi et hantant les révoltés, guelfe pour les uns, gibelin pour les autres; ferme et faible, humble et vaniteux, faisant fi des honneurs et les recherchant; d'une raison élevée et d'une foi superstitieuse, mais ayant avant tout l'ambition d'être aimé. C'est le portrait de beaucoup d'entre nous. Tel est le secret de l'attachement qu'il inspire, lui et son livre. On a dit que chacun pouvait trouver dans ses écrits ce qui lui convenait, on aurait dû ajouter qu'ils ne contiennent de richesses que pour les honnêtes gens.

On est étonné qu'il soit resté catholique, alors que plusieurs personnes de sa famille avaient passé au protestantisme. Le pyrrhonisme l'a sauvé. On peut douter et mourir en chrétien. Sentant sa fin prochaine, il convia les gentilshommes ses voisins. Dès qu'ils furent assemblés, il prit congé d'eux, fit dire la messe, et, au moment de l'élévation, s'étant soulevé pour prier, il expira.

Nous quittons à regret cette demeure, où l'ombre de Montaigne apparaîtra long-temps encore. Il méritait de trouver CHEZ LUI *la volupté, ce dernier but de notre visée, c'est-à-dire le supresme plaisir, l'excessif contentement dû à l'assistance de la vertu.*

Pendant trois jours nous avons partagé tout notre temps entre le philosophe du XVI^e^ siècle et l'homme d'État du XIX^e^, qui, lui aussi, est un sage.

Je ne regarde pas tant ce que je mange qu'avec qui je mange, disait Montaigne.

Il avait raison; c'est pour cela, Monsieur, que nous aimons à nous entretenir avec vous.

Nous vous prions d'agréer l'expression de nos sentiments dévoués.

E. GALY,
L. LAPEYRE.

Périgueux, le 1er Septembre 1861.

MONTAIGNE CHEZ LUI.

(Note pour la page 34.)

Montaigne lui-même est venu à notre aide. Ce tableau est la mise en scène des derniers vers de l'ode d'Horace à Pyrrha, que le philosophe cite Liv. III, ch. V des *Essais*.

..... ME TABULA SACER
VOTIVA PARIES INDICAT UVIDA
SUSPENDISSE POTENTI
VESTIMENTA MARIS DEO.

Il ne s'agit donc que de ses *jeunes amours*.

Lui aussi il a pu suspendre son tableau votif aux parois de son cabinet, à l'imitation des naufragés de l'antiquité dans le temple de Neptune. Cette image atteste qu'il a consacré ses vêtements humides à la divinité des naufrages..... du cœur.

INSCRIPTIONS.

INSCRIPTIONS.

SENTENCES TRACÉES SUR LES SOLIVES

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE

MICHEL DE MONTAIGNE.

1

EXTREMA HOMINI SCIENTIA VT RES SVNT BONI CONSVLERE, CÆTERA SECVRVM. ECCL.

(Superposée à une autre inscription latine.)

« Pour l'homme, l'extrême science, c'est d'approuver les » choses telles qu'elles sont, et, quant au reste, de l'envisager » avec confiance. »

« L'extrémité est vicieuse (aux sciences) comme en la vertu. »
(*Essais*, liv. II, ch. 12.)

« Aussi est la sagesse contente de ce qui est présent, et ne » se desplait jamais de soy. Epicurus dispense son sage de la » prévoyance et soucy de l'avenir. »
(*Essais*, liv. I, ch. 12.)

« Platon estime qu'il y ait quelque vice d'impiété à trop » curieusement s'enquerrir et de Dieu, et du monde, et des » causes premières des choses. »

(*Essais,* même livre.)

Cette sentence ne se trouve ni dans l'*Ecclésiaste*, ni dans l'*Ecclésiastique*, comme semble l'indiquer l'abréviation *Eccl.* qu'on lit à la fin et qui pourrait appartenir à la première inscription.

2

COGNOSCENDI STVDIVM HOMINI DEDIT DEVS EIVS TORQVENDI GRATIA. ECCL. I.

(Tracée sur une inscription latine.)

Montaigne (*Essais,* liv. II, ch. 17) traduit ainsi : « La curio- » sité de cognoistre les choses a esté donnée aux hommes pour » fléau, dit la saincte Escripture. » — Liv. I^er^, ch. 26 : « La » gloire et la curiosité sont les fléaux de nostre ame. » — Et liv. II, ch. 12 : « La peste de l'homme, c'est l'opinion de savoir. » — Même livre : « L'*Ecclésiaste* dit : « En beaucoup de sagesse, » beaucoup de desplaisir, et qui requiert science, s'acquiert du » travail et du tourment. »

Voici le texte de l'*Ecclésiaste* qui peut avoir fourni à Montaigne le thème de cette inscription : *Quærere et investigare sapienter de omnibus quæ fiunt sub sole, hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum ut occuparentur in eâ.* (Cap. 1, vers. 13.)

3

ΤΟΥΣ ΜΕΝ ΚΕΝΟΥΣ ΑΣΚΟΥΣ ΤΟ ΠΝΕΥΜΑ ΔΙΙΣΤΗΣΙ ΤΟΥΣ ΔΕ ΑΝΟΙΗΤΟΥΣ ΑΝΘΡΩΠΟΥΣ ΤΟ ΟΙΗΜΑ.

(J. Stobæi *Sententiæ. De superbiâ*, Sermo xxii. *Tiguri*, 1559, in-fol., p. 189.)

« Le souffle enfle les outres vides, l'opinion enfle les hommes » cerveaux creux. »

Cette sentence est attribuée à Socrate par l'éditeur de Stobée, Conrad Gesner, qui la traduit ainsi en latin : *Utres quidem inanes spiritus distendit, stultos autem opinio.*

4

OMNIVM QVÆ SVB SOLE SVNT FORTVNA ET LEX PAR EST. ECCL. 9.

(Superposée à une autre inscription grecque dont on distingue les mots ευφραινειν ηλιον.)

« Tout ce qui est sous le ciel (dit le sage) court une loy et » fortune pareilles. » (*Essais*, liv. II, ch. 12.)

Hoc est pessimum inter omnia quæ sub sole fiunt quia eadem cunctis eveniunt.

« C'est là ce qu'il y a de plus fâcheux dans tout ce qui se » passe sous le soleil, de ce que tout arrive de même à tous. » (*Ecclésiaste*, ch. IX, v. 3). — Trad. de Le M. de Saci.

5

ΟΥ ΜΑΛΛΟΝ ΟΥΤΩΣ ΕΧΕΙ Η ΕΧΕΙΝΩΣ Η ΟΥΔΕΤΕΡΩΣ

(Sextus Empiricus, *Hypotyposes*, lib. I, cap. 19.)

« Pas plus ceci que cela. — Pourquoi ceci plutost que cela? »

« Montaigne traduit : « Il n'est non plus ainsi qu'ainsi ou que » ni l'un ni l'autre. » (*Essais*, liv. II, ch. 12.)

6

ORBIS MAGNÆ VEL PARVAE, EARVM RERVM QVAS DEVS TAM MVLTAS FECIT NOTITIA IN NOBIS EST. ECCL.

(Superposée à une inscription latine.)

« Dieu a mis en nous l'idée des œuvres grandes ou petites, » qu'il a multipliées sur la terre. »

Il n'y a que les versets 6 et 7 du chapitre 18 de l'*Ecclésiastique* qui aient quelques rapports avec cette sentence.

6. « Dieu a créé dans les hommes la science de l'esprit; il a » rempli leurs cœurs de sens et leur a fait voir les biens et les » maux. »

7. « Il a fait luire son œil sur leurs œuvres pour leur faire voir » la grandeur de ses ouvrages. » — Trad. de Le M. de Saci.

7

ΟΡΩ ΓΑΡ ΗΜΑΣ ΟΥΔΕΝ ΟΝΤΑΣ ΑΛΛΟ ΠΛΗΝ
ΕΙΔΩΛ' ΟΣΟΙΣ ΠΕΡ ΖΩΜΕΝ Η ΚΟΥΦΗΝ ΣΚΙΑΝ.

(Stobœus, *De superbiâ.* Sermo xxii, p. 188.
Sophocle, *Ajax.)*

« Je vois, en effet, que nous ne sommes, tous tant que nous » vivons, que des simulacres ou une ombre légère. »

« Nous n'avons aucune communication à l'estre, parce que » toute humaine nature est tousjours au milieu entre le naistre » et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et » ombre. » (*Essais*, liv. ii, ch. 22.)

Cette inscription, dont on ne peut lire que les mots ονδεν — οντας — αλλ — οσοι — η κουφην σκιαν, se rétablit parfaitement quand on sait que Montaigne a pris une grande partie de ses sentences grecques dans Stobée.

On lit le mot FERVNT ou FECERVNT, confondu avec le texte grec. C'est le reste d'une inscription latine.

8

O MISERAS HOMINVM MENTES! O PECTORA CÆCA!
QUALIBUS IN TENEBRIS VITÆ, QUANTIS QUE PERICLIS
DEGITUR HOC ŒVI QUODCUNQUE EST?

(Lucretius, *De rerum naturâ,* lib. ii, v. 14.)

« O faible esprit humain! ô cœurs aveugles! dans quelles té- » nèbres, parmi quels dangers vous usez en tout temps votre » existence! »

9

ΚΡΙΝΕΙ ΤΙΣ ΑΥΤΟΝ ΠΩΠΟΤ' ΑΝΘΡΩΠΟΝ ΜΕΓΑΝ
ΟΝ ΕΞΑΛΕΙΦΕΙ ΠΡΟΦΑΣΙΣ Η ΤΥΧΟΥΣ ΟΛΟΝ.

(Stobée, *De superbiâ*. Sermo xxii, p. 187.)

(Substituée à une inscription latine.)

« Celui qui compte sur son élévation sera renversé par le » premier accident venu. »

On ne peut lire sur la solive que les mots : Κριν..... πωπ..... θρω..... με..... ον εξαλειφει προφασις η τυχους ολον.

Avec Stobée sous les yeux, on rétablit d'une manière sûre cette inscription, qui se trouve extraite d'une tragédie d'Euripide, dont il ne reste que des fragments. (Voyez Euripide, collection de Didot, p. 829.)

10

Sur le mur, dans la direction d'une solive qui n'a pas d'inscription, on a écrit au crayon les deux vers suivants de Lucrèce :

..... OMNIA CUM CŒLO TERRAQUE MARIQUE
SUNT NIHIL AD SUMMAM SUMMAÏ TOTIUS.

(Lucretius, *De rerum naturâ*, vi, v. 678.)

« Tout, et le ciel et la terre, et les eaux, ne sont rien auprès » de l'immensité de l'univers. »

Montaigne, qui cite ces deux vers, a dit en abrégeant : « Ceste

» pièce (le monde) n'est rien auprès du grand tout. » (Liv. II, ch. 12.)

C'est M. H. Du Buc de Marcussy qui a transcrit ces vers sur le mur, sous la dictée de M. C. Mirbel, membre de l'Institut, qui était venu à Montaigne avec M. le duc Decaze. M. Du Buc avait fait remplacer la vieille solive vermoulue, et il se proposait d'appliquer sur la nouvelle l'inscription détachée par un trait de scie. Il négligea ce soin un peu trop long-temps, et cette mince feuille de bois a été perdue.

11

VIDISTI HOMINEM SAPIENTEM SIBI VIDERI? MAGIS ILLO SPEM HABEBIT INSIPIENS. PROV. 26.

« Avez-vous vu un homme qui se croit sage? Espérez mieux » de celui qui n'a point de sens. » (*Proverbes de Salomon*, ch. XXVI, v. 12. — Trad. de Le M. de Saci.)

« Les hommes, dict saint Paul, sont devenus fols cuidants » estre sages. » (*Essais*, liv. II, ch. XII.)

12

Q..... NO..... QVOMODO..... ANIMA CONIVNGITVR. CORPOR... ECCL. 11.

(Sur une autre inscription latine.)

Nous croyons qu'elle peut être rétablie ainsi :

Quare ignoras quomodo anima conjungitur corpori, nescis opera Dei.

« Parce que tu ignores comment l'âme est unie au corps, tu » ne connais pas l'œuvre de Dieu. »

Montaigne a fait un nouveau texte ; il y a dans l'*Ecclesiaste*, ch. XI, v. 5 :

Quomodo ignoras quæ sit via spiritûs, et quâ ratione compingantur ossa in ventre prægnantis; sic nescis opera Dei qui fabricator est omnium.

« Comme vous ignorez par où l'âme vient, et de quelle ma- » nière les os se lient dans les entrailles d'une femme grosse, » ainsi vous ne connaissez point les œuvres de Dieu, qui est le » créateur de toutes choses. » (Trad. de Le M. de Saci.)

13

ΕΝΔΕΧΕΤΑΙ ΚΑΙ ΟΥΚ ΕΝΔΕΧΕΤΑΙ.

(SEXTUS EMP. *Hyp.*, lib. I, cap. 21.)

« Cela peut se faire, et cela ne se peut pas. »

14

ΑΓΑΘΟΝ ΑΓΑΣΤΟΝ.

Le beau digne d'admiration.

« Un mesme mot embrasse en grec le *bel* et le *bon*, et le » Sainct-Esprit appelle souvent bons ceux qu'il veut dire beaux. » (*Essais*, liv. III.)

« Le mot ἀγαθὸν, bon, revient à ἀγαστὸν, tout ce qui est admi- » rable dans le monde. » (PLATON, *Cratyle*, traduit par Cousin, t. XI, page 82.)

15

ΚΕΡΑΜΟΣ ΑΝΘΡΩΗΟΣ.

Homme, vase d'argile.

Sénèque a dit : *Quid est homo? quodlibet quassum vas, et quodlibet fragile.* (*Consolatio ad Marciam*, cap. 11.)

On lit dans les Adages d'Erasme, chiliade 11, centurie x, p. 721. (*Lugdun., apud Gryphium* 1550). Κοράμιος ἄνθρωπος, *homo fictilis, id est mollis, imbecillis, fragilis, ductum a vasis testaceis quæ facilè comminuuntur. In quibusdam codicibus lego :* Κόραμεὺς ἄνθρωπος, *in nonnullis* κεραμος ἄνθρωπος. *Quorum postremum mihi magis arridet.*

Cette dernière forme est aussi celle qui souriait le plus à Montaigne ; il l'a adoptée.

« La plus calamiteuse et fragile de toutes les créatures, c'est » l'homme. » (*Essais*, liv. II, ch. 12.)

« O homme, qui êtes-vous pour contester avec Dieu? *Un* » *vase d'argile*, dit-il, à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez- » vous fait ainsi? »

(Saint Paul, *lettre aux Romains*, ch. IX, v. 20.)

16

NOLITE ESSE PRVDENTES APVD VOS METIPSOS.

AD ROM, XII.

« Ne soyez point sages à vos propres yeux. »

(*Lett. de* Saint Paul *aux Rom.*, ch. XII, v. 16.)

16 bis

L'inscription grecque suivante se lit parmi les lettres latines :
Η ΔΕΙΣΙΔΑΙΜΟΝΙΑ ΚΑΘΑΠΕΡ ΠΑΤΡΙ ΤΩ ΤΥΦΩ ΠΕΙΘΕΤΑΙ.

« La superstition suit l'orgueil et luy obéit comme à son père. »
(*Essais*, liv. II, ch. 12.)

C'est un mot de Socrate, rapporté par Stobée. (*De superbiâ, sermo* XXII, p. 189.)

17

ΟΥ ΓΑΡ ΕΑ ΦΡΟΝΕΕΙΝ Ο ΘΕΟΣ ΜΕΓΑ ΑΛΛΟΝ Η ΕΩΤΟΝ.
(HÉRODOTE, liv. VII, ch. 10.)

Cette inscription, dont on ne peut lire que les mots : Οὐ-γ φρονέειν-μέγα-ἄλλον-ἢ-ἑωτὸν, se trouve dans les *Essais*, liv. II, ch. 12, où Montaigne, avant de la citer, la paraphrase ainsi :

« C'est à elle seule (la Majesté divine) qu'appartient la science » et la sapience. »

Coste remarque, dans son édition des *Essais* de 1745, que Montaigne a fait imprimer le grec comme si c'était un vers, et que cette méprise a passé depuis dans les éditions données par M^lle^ de Gournay et par ceux qui les ont copiées.

Avant l'inscription grecque, il y en avait une latine dont on lit encore les mots : .... SVMMUM..... METUAS.

17 bis

SUMMUM NEC METUAS DIEM, NEC OPTES.
(MARTIAL, X, 47.)

« Ne désirer ni craindre son dernier jour. »
(*Essais*, liv. II, ch. 37.)

18

NESCIS HOMO HOC AN ILLVD MAGIS EXPEDIAT, AN ÆQVE VTRUMQUE. ECCL. II.

(Sur une autre inscription latine.)

« Homme, tu ne sais pas si ceci te convient plutost que cela, » ou si les deux ne te sont pas nécessaires. »

Voici le texte de l'*Ecclésiaste*, chap. 11, vers. 6, d'où Montaigne a pu tirer cette inscription : *Manè semina semen tuum et vespere ne cesset manus tua : quia nescis quid magis oriatur hoc aut illud et si utrumque simul melius erit.*

19

HOMO SVM HVMANI A ME NIHIL ALIENVM PVTO.
(TÉRENCE, *Heautont*, acte 1, sc. 1.)

« Je suis homme; je pense être soumis à toutes les condi-
» tions de ma nature humaine. »

Montaigne, dans les *Essais* (livre II, ch. 2), en citant ce vers de Térence, l'a modifié de cette manière pour l'accommoder à sa pensée :

Humani a se nihil alienum putet.

20

NE PLVS SAPIAS QVAM NECESSE EST NE OBSTUPESCAS. ECCL. 7.

« Ne soyez pas plus sage qu'il n'est nécessaire, de peur que
» vous n'en deveniez stupide. » (Trad. de Le M. de Saci. *Ecclésiaste*, ch. VII, v. 17.)

Montaigne remanie cette pensée (livre III, chap. 5) :

« La sagesse a ses excès et n'a pas moins besoin de modéra-
» tion que la folie. » (Dr PAYEN, *Nouveaux documents.*)

« Dieu n'a il pas abesty la sapience de ce monde? » *(Ess.*, liv. II, ch. 12.)

21

SI QVIS EXISTIMAT SE ALIQVID SCIRE, NONDVM COGNOVIT QVOMODO OPORTET ILLVD SCIRE. COR. 8.

Montaigne a changé *quemadmodum*, du texte biblique, en *quomodo* et le mot *eum* en *illud*.

« L'homme qui présume de son sçavoir ne sçait pas encores

» que c'est de sçavoir. » (*Essais*, liv. II, chap. 12.) « Il fallait » s'en quérir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant. » (*Ess.*, liv. I, ch. 24.)

22

SI QVIS EXISTIMAT SE ALIQVID ESSE, CUM NIHIL SIT, IPSE SE SEDUCIT. AD GAL. 6.

« L'homme qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se » séduit soy-mesme et se trompe. » (*Essais*, liv. II, ch. 12.)

23

NE PLVS SAPITE QVAM OPORTEAT, SED SAPITE AD SOBRIETATEM. ROM. 12.

Montaigne a modifié le texte de saint Paul; dans les *Essais* (liv. 1, ch. 29), il traduit : « Ne soyez pas plus sage qu'il ne » faut, mais soyez sobrement sage. »

Saint Paul peut avoir tiré cette pensée d'*Euripide*, comme le remarque M. le Dr Payen dans ses *Nouveaux documents*.

Molière donne à Alceste cette leçon par la bouche de Philinte :

> La parfaite raison fuit toute extrémité
> Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

24

ΚΑΙ ΤΟ ΜΕΝ ΟΥΝ ΣΑΦΕΣ ΟΥΤΙΣ ΑΝΗΡ ΙΔΕΝ ΟΥΔΕ ΤΙΣ ΕΣΤΑΙ ΕΙΔΩΣ.

(Xénophane, cité par Diogène-Laërce dans la vie de Pyrrhon, et par Sextus Empiricus, *adversus Mathem.*)

« Nul homme n'a su, nul homme ne saura rien de certain. »
(Trad. de V. Cousin, *Fragments philosophiques.)*

25

ΤΙΣ Δ'ΟΙΔΕΝ ΕΙ ΖΗΝ ΤΟΥΘ'Ο ΚΕΚΛΗΤΑΙ ΘΑΝΕΙΝ ΤΟ ΖΗΝ ΔΕ ΘΝΗΣΚΕΙΝ ΕΣΤΙ.

(Stobée, *Laus mortis.* Sermo, cxix, p. 602.)

Montaigne, qui cite en grec cette pensée dans ses *Essais*, (liv. II, chap. 12), l'a traduite ainsi : « Euripide dit estre en » doute si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que » nous appelons mort qui soit vie. »

Montaigne l'avait prise dans Stobée, qui lui-même reproduisait un fragment d'Euripide. (Voyez *Fragmenta Euripidis,* publiés par F.-G. Wagner dans la collection grecque de Didot, page 821.) — Platon, dans le *Gorgias*, Diogène-Laërce, *Vie de Pyrrhon*, et Sextus Empiricus, livre III, chap. 24 des *Hypotyposes*, donnent un texte qui diffère de celui de Montaigne,

26

RES OMNES SVNT DIFFICILIORES QVAM VT EAS POSSIT HOMO CONSEQVI. ECCL. 1.

(Sur une inscription grecque.)

« Tout ce que voit l'homme est trop difficile pour qu'il puisse » l'interpréter. »

Voici le texte biblique : *Cunctæ res difficiles, non potest eas homo explicare sermone. (Ecclésiaste,* ch. I, v. 8.)

27

ΕΠΕΩΝ ΑΕ ΠΟΛΥΣ ΝΟΜΟΣ ΕΝΘΑ ΚΑΙ ΕΝΘΑ.
(*Iliade,* chant XX, v. 249.)

« Il y a prou de loy de parler partout et pour et contre. » (*Essais,* liv. I, chap. 47.) — Au livre II, chap. 12, Montaigne rappelle cette pensée sous cette nouvelle forme : « La loy de » parler et pour et contre est pareille. »

28

HVMANVM GENVS EST AVIDVM NIMIS AVRICVLARVM.
(LUCRETIUS, *De rerum naturâ,* lib. IV, v. 598.)

« Le genre humain est trop avide de fables. »

29

QVANTVM EST IN REBUS INANE.
(PERSE, sat. 1, v. 1.)

« Quelle inanité en toutes choses ! »

30

PER OMNIA VANITAS. ECCL. 1.

« Partout vanité. »
(*Ecclésiaste*, ch. I, v. 2, et ch. XII, v. 8.)

Montaigne a ajouté le mot *per*.

31

SERVARE....

C'est le seul mot qu'on lise sur cette petite solive. L'humidité et le temps ont fait disparaître le reste de cette courte sentence. On lit dans les *Essais*, livre III, ch. 12 :

..... SERVARE MODUM, FINEMQUE TENERE,
NATURAMQUE SEQUI.
(LUCAIN, Phars. 11, v. 381.)

Vers que Mlle de Gournay traduit ainsi : « Garder mesure, ob-» server son but, suivre nature. »

32

QVID SVPERBIS TERRA ET CINIS? ECCL. 10.

« Bourbe et cendre, qu'as-tu à te glorifier? »
(*Essais*, liv. II, ch. 12. — *Ecclésiastique*, ch. x, v. 9.)

33

VÆ QVI SAPIENTES ESTIS IN OCVLIS VESTRIS! ISA. 5.

« Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux! »
(*Isaïe*, ch. v, v. 21. — (Trad. de Le M. de Saci.)

34

FRVERE IVCVNDE PRÆSENTIBVS CÆTERA EXTRA TE.

(Il y a *farvere* au lieu de *fruere*; l'A et l'R sont liés.)

Montaigne développe ainsi cette pensée :

« Accepte, dit l'*Ecclésiaste*, en bonne part les choses au » visage et au goust qu'elles se présentent à toy du jour à la » journée : le demeurant est hors de ta cognoissance. »
(*Essais*, liv. II, ch. 12.)

C'est probablement le verset 22 du chapitre III de l'*Ecclésiaste*, ainsi conçu :

Et deprehendi nihil esse melius quam lætari hominem in

opere suo et hanc esse partem illius. Qui enim eum adducet ut post se futura congnoscat?

« Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que » de se réjouir dans ses œuvres, et que c'est là son partage; » car qui le pourra mettre en état de connaître ce qui doit » arriver après lui? »

Les mots *cætera extra te* rappellent le laconisme de la première inscription terminée en ces termes : *cætera securum.* C'est du latin de Montaigne.

35

ΠΑΝΤΙ ΛΟΓΩ ΛΟΓΟΣ ΙΣΟΣ ΑΝΤΙΚΕΙΤΑΙ.

(Sextus Empiricus, *Hypotyp.*, liv. I, ch. 6 et 27.)

« Il n'y a nulle raison qui n'en aye une contraire, dit le plus » sage parti des philosophes. » (*Essais*, liv. II, ch. 15.)

36

..... NOSTRA VAGATUR
IN TENEBRIS, NEC CÆCA POTEST MENS CERNERE VERUM.

(Michaelis Hospitalii *epistolarum seu sermonum libri sex.* — Lugduni, 1592, in-8°, page 96.)

« Notre esprit erre dans les ténèbres; privé de lumière, il ne » peut apercevoir la vérité. »

37

FECIT DEVS HOMINEM SIMILEM VMBRÆ DE QVA POST SOLIS OCCASVM QVIS IVDICABIT? ECCL. 7.

« Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre de laquelle qui » jugera, quand par l'éloignement de la lumière elle sera » évanouie. » (*Essais*, liv. II, ch. 12.)

38

SOLVM CERTVM NIHIL ESSE CERTI ET HOMINE NIHIL MISERIUS AVT SVPERBIVS.

(PLINE, *Hist. Natur.*, lib. II, cap. 7.)

Montaigne traduit :

« Il n'y a rien de certain que l'incertitude, et rien de plus » misérable et de plus fier que l'homme. » (*Essais*, livre II, ch. 14.)

Il a un peu modifié le texte de Pline :

Solum ut inter ista certum sit, nihil esse certi, nec miserius quicquam homine, aut superbius.

Dans les éditions de 1580, 82, 87 et 88, il donnait tout à la fois le texte latin et la traduction. Dans l'édition de M^lle^ de Gournay (1595) et les suivantes, on a laissé le texte de Pline et retranché la traduction de Montaigne.

39

EX TOT DEI OPERIBUS NIHILOM MAGIS CVIQVAM HOMINI INCOGNITVM QVAM VENTI VESTIGIVM.

ECCL. II.

(Sur une inscription grecque.)

«·De toutes les œuvres de Dieu, rien de plus inconnu à » l'homme que la trace du vent. »

Montaigne a composé un texte avec les versets 4 et 5 du ch. XI de l'*Ecclésiaste*.

4. *Qui observat ventum, non seminat, et qui considerat nubes, numquam metet.*

5. *Quomodo ignoras quæ sit via spiritûs..... sic nescis opera Dei qui fabricator est omnium.*

40

ΑΛΛΟΙΣΙΝ ΑΛΛΟΣ ΘΕΩΝ ΤΕ Κ'ΑΝΘΡΩΠΩΝ ΜΕΛΕΙ.

(EURIPIDE, *Hippolyte*, v. 104.)

Aliis alius deorum hominumque curæ est. (Traduction latine donnée par T. Fix dans l'*Euripide* de la collection Didot.)

« Chacun s'occupe à sa manière des dieux et des hommes. »

41

ΕΦ'Ω ΦΡΟΝΕΙΣ ΜΕΓΙΣΤΟΝ ΑΠΟΛΕΙ ΤΟΥΤΟ ΣΕ ΤΟ ΔΟΚΕΙΝ ΤΙΝΑ ΕΙΝΑΙ.

(Stob., *De superbiâ*, page 188, Menander.)

« L'opinion que tu as de ton importance te perdra, parce » que tu te crois quelque chose. »

Cette inscription, dont on peut lire les mots Εφ'ω... φρωνε... μεγιστον... λει... σε... το δοκειν... ειναι, a pu être rétablie en consultant Stobée, où Montaigne a pris tant d'excellentes choses.

42

ΤΑΡΑΣΣΕΙ ΤΟΥΣ ΑΝΘΡΩΠΟΥΣ ΟΥ ΤΑ ΠΡΑΓΜΑΤΑ ΑΛΛΑ ΤΑ ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΠΡΑΓΜΑΤΩΝ ΔΟΓΜΑΤΑ.

(Epict. *Enchirid.*, c. x. — Stob., de *Morte*, Sermo 117.)

« Les hommes sont tourmentez par les opinions qu'ilz ont » des choses, non par les choses mesmes. » (*Essais*, liv. 1, chap. 40.)

43

ΚΑΛΟΝ ΦΡΟΝΕΙΝ ΤΟΝ ΘΝΗΤΟΝ ΑΝΘΡΩΠΟΙΣ ΙΣΑ.

(Stobée, *De superbiâ*, p. 188.)

« L'homme élève sa pensée, mais il reste mortel. »

C'est un vers d'une pièce de Sophocle dont il ne nous est

parvenu que quelques fragments. (Voy. le *Sophocle* de la collection Didot, pag. 325.)

« Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il » faudroit tousjours se souvenir que c'est l'homme qui donne » et l'homme qui reçoit. C'est une mortelle main qui nous le » présente, c'est une mortelle main qui l'accepte. » (*Essais*, liv. II, ch. 12.)

44

QVID ÆTERNIS MINOREM CONSILIIS ANIMVM FATIGAS ?
(HORATIUS, *Carm.*, lib. II, od. 11.)

(Sur une inscription latine.)

« A quoi bon charger son âme d'une ambition qu'elle ne sau- » rait porter? »

(*Horace*, trad. par M. Jules Janin.)

45

JUDICIA DOMINI ABYSSVS MULTA. PSALM. 35.

Voici le texte biblique : « *Justitia tua sicut montes Dei, judicia tua abyssus multa.* » (*Psalmorum*, cap. XXXV, v. 7.)

« Votre justice pour nous est élevée comme les montagnes ; » vos nombreux jugements sont profonds comme un abîme. »

(Trad. de Le M. de Saci.)

46

ΟΥΔΕΝ ΟΡΙΖΩ.

(Sext. Emp., *Hyp.*, l. I, c. 22 et 23.)

« Je n'establis rien. »

(*Essais*, liv. II, ch. 12.)

47 48 49

ΟΥ ΚΑΤΑΛΑΜΒΑΝΩ. ΕΠΕΧΩ. ΣΚΕΠΤΟΜΑΙ.

(Sextus Emp., *Hyp.*, l. I, c. 26.)

« Je ne comprends pas. — Je m'arrête. — J'examine. »

Montaigne, liv. II, ch. 12 des *Essais*, traduit ces formules sacramentelles de la doctrine sceptique, en y joignant le numéro qui précède (46) : « Je ne le comprends point. — Je » soutiens, — Je ne bouge, — Je n'establis rien. »

50

MORE DVCE ET SENSV.

« Je prends pour guide la coutume et les sens. »

C'est encore un précepte pyrrhonien.

Voici ce que dit Montaigne de la coutume et des sens :

« Qui voudra se desfaire de ce violent préjugé de la cous- » tume, il trouvera plusieurs choses reçues d'une résolution

» indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides » de l'usaige qui les accompaigne. Mais ce masque arraché, » rapportant ces choses à la vérité et à la raison, il sentira son » jugement comme tout bouleversé et remis pourtant en bien » plus seur estat. »

(*Essais*, liv. I, ch. 22.)

« Toute cognoissance s'achemine en nous par les sens : ce » sont nos maistres. — Science n'est rien autre chose que sen- » timent. — Les sens sont le commencement et la fin de l'hu- » maine cognoissance. »

(*Essais*, liv. X, ch. 12.)

51

IUDICIO ALTERNANTE.

« Par le raisonnement alternatif. »

C'est *le diallèle* des sceptiques ou pétition de principe.

Les nos 51, 52 et 53 complètent le système.

52

ΑΚΑΤΑΛΗΠΤΩ.

« Je ne puis comprendre. »

53

ΟΥΔΕΝ ΜΑΛΛΟΝ.

« Pas davantage. »

54

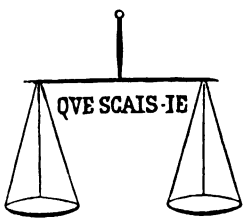
ΑΡΡΕΠΩΣ.

« Sans pencher d'aucun côté. »

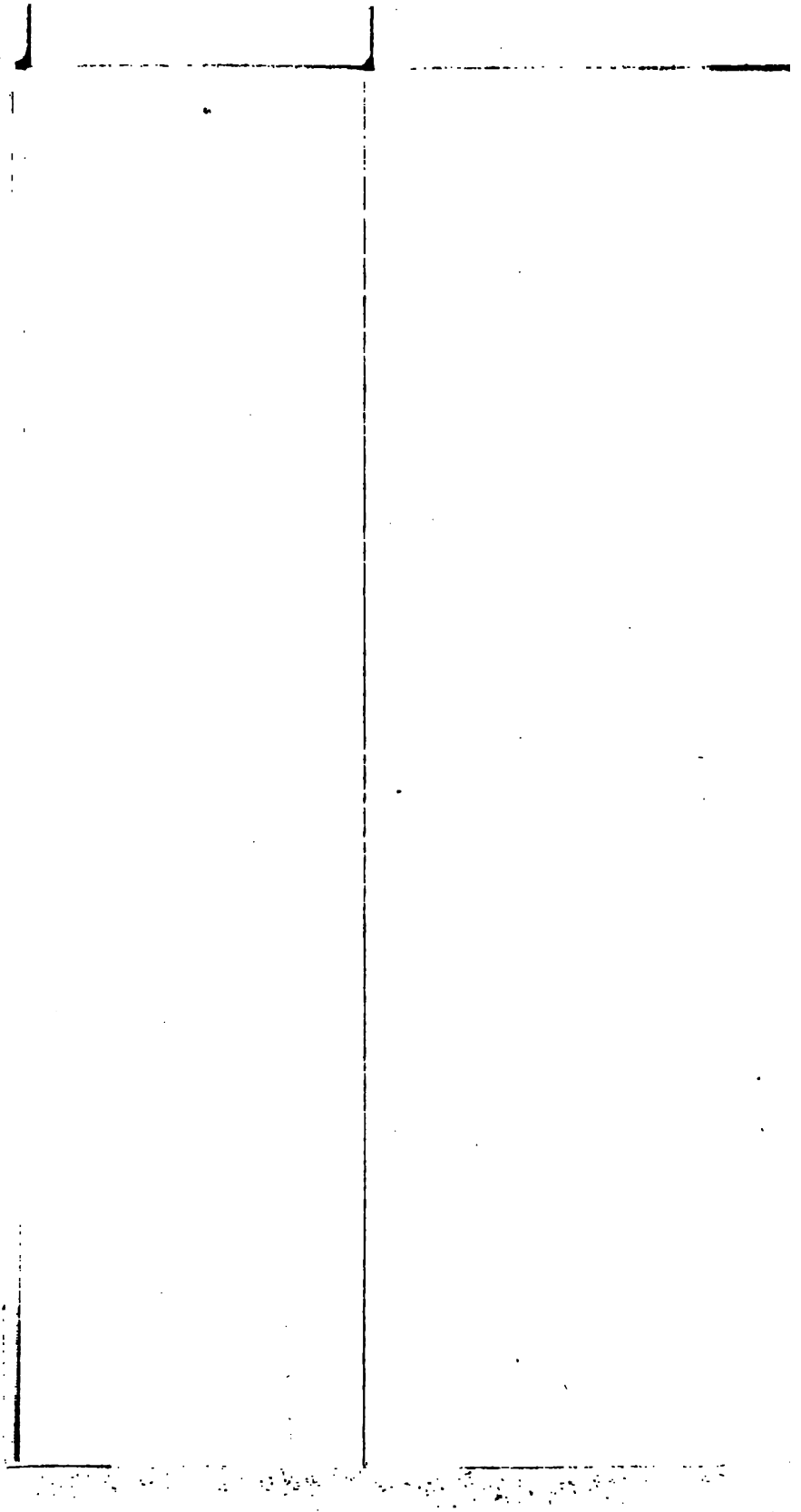
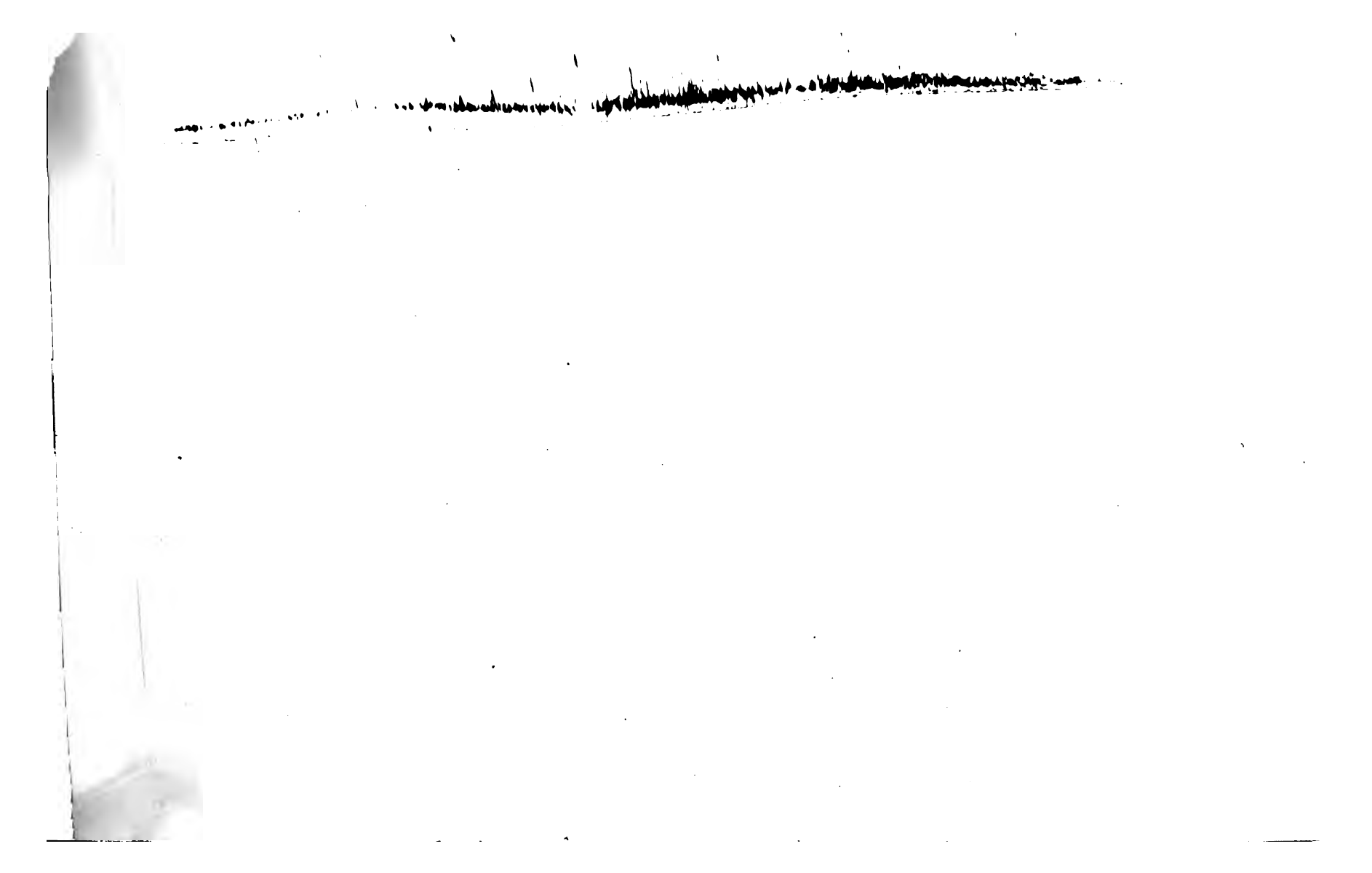
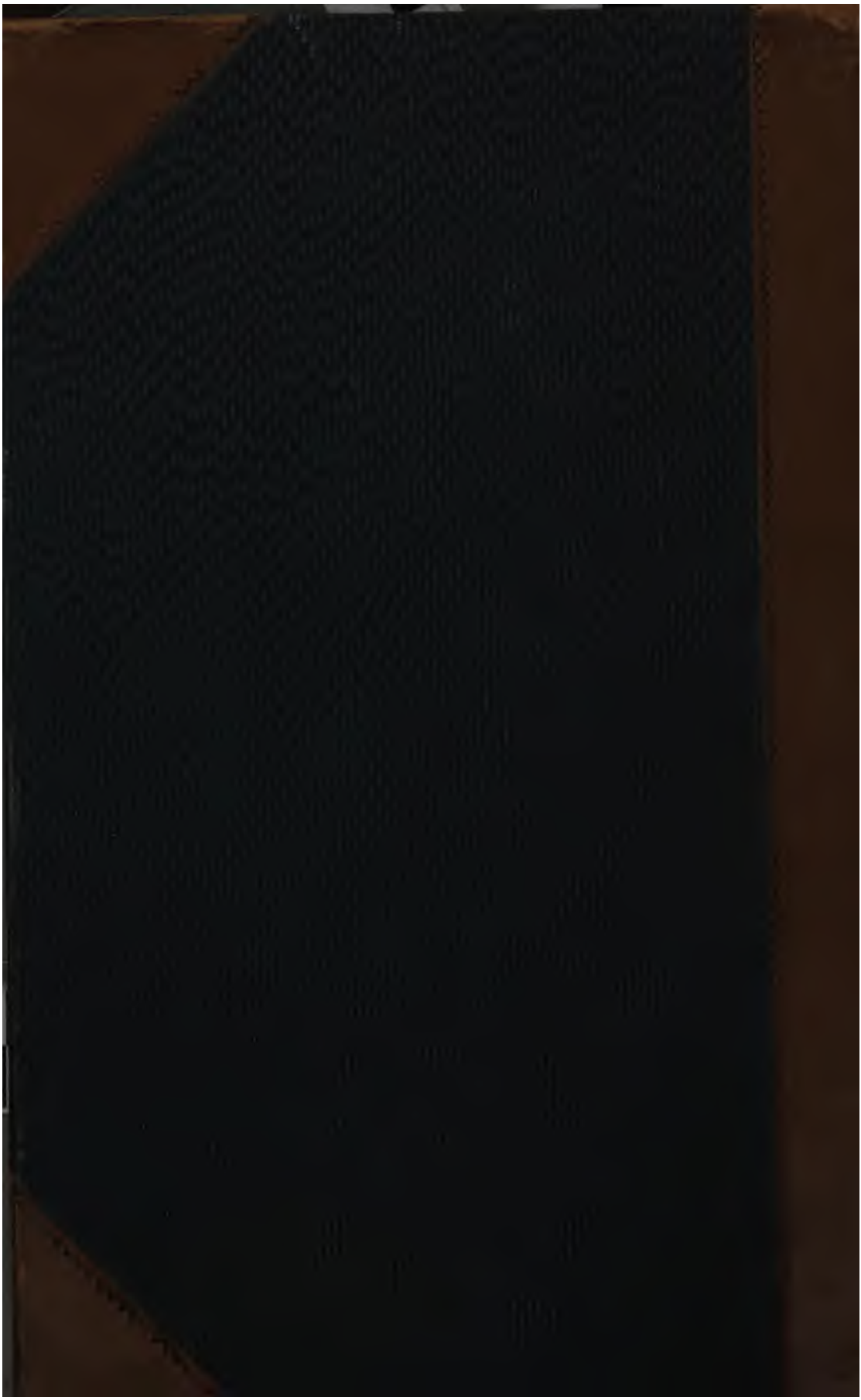
Pour faire mieux saisir la fermeté du pyrrhonisme, Montaigne se sert d'un emblême.

« Cette fantaisie est plus seurement conceue par interrogation » comme je la porte à la devise d'une balance. »

(*Essais*, liv. II, ch. 12.)



Tiré à 150 exemplaires.

PÉRIGUEUX,

IMPRIMERIE DUPONT ET Ce.